

Chapitre 1

Le XVI^e siècle

L'humanisme

Montaigne

Les Essais

Rabelais

Pantagruel

La Pléiade

Joachim Du Bellay

La Défense et illustration de la langue française

L'humanisme

🏠 Présentation

■ Repousser les limites de la connaissance

L'âge d'or de l'humanisme correspond à une période de vastes remises en question. Une à une, les certitudes qui étaient celles du Moyen Âge s'effritent et c'est toute une conception du monde qui finit par s'effondrer.

La Renaissance est en effet marquée par de nombreuses découvertes. Les voyages qui se multiplient redessinent peu à peu la carte du monde. Alors qu'il cherchait une nouvelle route vers les Indes, Christophe Colomb atteint un nouveau continent en posant le pied sur l'Amérique en 1492. Quelques années plus tard, Vasco de Gama parvient à rejoindre les Indes en contournant l'Afrique et en franchissant le cap de Bonne-Espérance. Magellan meurt quant à lui en accomplissant le premier tour du monde. Des auteurs humanistes, comme Montaigne, vont s'intéresser à ces expéditions qui sont autant de portes ouvertes vers de nouvelles cultures. Certains écrivains participent même à ces voyages particulièrement longs et éprouvants. C'est le cas de Jean de Léry, cet explorateur qui est aussi l'auteur de *l'Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*.

Les scientifiques s'intéressent en outre à la place de l'Homme dans l'univers. On assiste à une mutation majeure, la révolution copernicienne, avec la publication en 1543 de *De revolutionibus orbium coelestium*. Avec cet ouvrage d'astronomie, Copernic provoque un bouleversement important en défendant sa théorie héliocentriste. Dans ce système, la Terre n'est plus le centre de l'univers : elle n'est qu'une planète parmi d'autres tournant autour du soleil. Galilée construit pour sa part une lunette qui lui permet de toucher le ciel du bout des yeux, d'observer la lune ou de décrire le mouvement des planètes.

À une autre échelle, le corps humain est également redécouvert grâce aux progrès de la médecine. La chirurgie progresse à la suite, notamment, des efforts d'Ambroise Paré qu'on présente souvent comme le père de la chirurgie moderne. Copernic a d'ailleurs une formation de médecin, tout comme Rabelais. Léonard de Vinci a disséqué, dans l'ombre, des cadavres pour mieux comprendre le fonctionnement du corps humain. Comprendre : tel est, en somme, le mot d'ordre de ces inventeurs et de ces artistes qui ne se satisfont plus des limites qu'on impose à la connaissance.

■ Une période de troubles

L'Église ne voit pas d'un bon œil ces découvertes qui remettent en question sa conception du monde. Elle continue à privilégier le géocentrisme, qui est plus en accord avec les textes bibliques, et elle défend toujours l'idée que l'Homme est au centre de tout ce qui a été créé par Dieu. Les théories de Copernic sont censurées après sa mort tandis que les recherches de Galilée sont attaquées. Ce dernier finit même par être condamné.

Mais l'Église doit aussi essayer des attaques encore plus directes qui touchent son fonctionnement et son rapport aux textes sacrés. En 1517, Martin Luther publie ses *Quatre-Vingt-Quinze Thèses* qui s'en prennent à la pratique des indulgences. Pour Luther, ces indulgences permettent d'excuser les péchés et sont la cause de nombreux abus en étant marchandées. Luther est excommunié en 1520 et ses livres sont brûlés. D'autres, comme Calvin, poursuivent ce mouvement de réforme qui va diviser les chrétiens entre catholiques et protestants. Sans être nécessairement protestants, les humanistes français participent souvent à cette critique des dérives de l'Église. Rabelais se moque de ceux qui glosent inutilement les textes sacrés au lieu de les comprendre et de s'en nourrir. Il s'en prend aussi à la papauté. Pour beaucoup d'auteurs, il ne s'agit pas de s'éloigner de la religion mais de revenir à la source des Évangiles.

Le XVI^e siècle est donc marqué par un climat de tensions. Les guerres de religion se succèdent et elles mènent à de véritables massacres, comme celui de la Saint-Barthélemy en 1572. Ces troubles ne laissent pas les écrivains indifférents. Montaigne est le contemporain de ces guerres de religion dont il ne cesse de dénoncer la violence et la cruauté. Il rappelle combien ces conflits éloignent les Hommes de la justice et de la sagesse.

■ La place de l'écrivain

Le développement de l'imprimerie a offert de nouveaux lecteurs aux écrivains. Ces progrès ont été rendus possibles grâce aux efforts de Gutenberg qui a notamment utilisé des caractères métalliques interchangeables pour faciliter l'impression. Même si l'analphabétisme est encore considérable au XVI^e siècle, Rabelais bénéficie de ces avancées : les aventures de Gargantua, Pantagruel ou Panurge

séduisent un grand nombre de lecteurs. Les livres sont plus accessibles, si bien que les idées voyagent plus rapidement d'une ville à l'autre et traversent plus facilement les frontières.

Les imprimeurs ne travaillent pas uniquement avec des auteurs vivants. Ils peuvent aussi faire redécouvrir des œuvres anciennes grâce à de nouvelles traductions. En 1532, l'imprimeur Sébastien Gryphe publie *Pantagruel* mais aussi des traductions de Galien ou Hippocrate réalisées par Rabelais. La Renaissance correspond à une redécouverte de l'Antiquité. Érasme dévore les auteurs latins avant d'apprendre le grec avec passion. Rabelais découvre lui aussi le grec avant de se faire confisquer ses livres. Il écrit d'ailleurs, dans *Pantagruel*, qu'il est important de savoir le grec, « sans lequel il est honteux qu'on se dise savant ».

Les humanistes militent par conséquent pour l'apprentissage des langues anciennes. Certes, le latin reste largement pratiqué, mais il ne l'est pas toujours à bon escient. Dans le chapitre VI de *Pantagruel*, Rabelais se moque même d'un étudiant qui maltraite à la fois le français et le latin. Le grec et l'hébreu sont quant à eux proscrits et il faudra toute l'influence d'humanistes comme Guillaume Budé pour que le pouvoir royal intervienne. En 1530, un collège de lecteurs royaux est créé : il deviendra le Collège de France. Le grec et l'hébreu peuvent enfin être enseignés et l'institution est protégée par François I^{er} : le savoir s'émancipe peu à peu de la tutelle religieuse de la Sorbonne. C'est un immense continent culturel qui s'ouvre devant ceux qui peuvent enfin accéder aux œuvres de l'Antiquité. C'est d'ailleurs en premier lieu par la maîtrise de ces langues anciennes qu'on reconnaît alors un humaniste.

L'écrivain humaniste n'a rien d'un spectateur passif qui observerait de loin la société de son temps. On se plaît parfois à représenter Montaigne enfermé dans sa tour, mais il n'a jamais cherché à fuir ses responsabilités auprès du roi et il a été maire de Bordeaux. Guillaume Budé, en plus d'être un grand savant, occupe des fonctions importantes auprès de François I^{er} qui en fait même son ambassadeur auprès du pape Léon X. Érasme est certes un grand lettré, mais c'est aussi un auteur engagé, qui prend position dans des controverses, multiplie les voyages, entretient une riche correspondance et conseille même l'empereur Charles Quint. Son ami Thomas More, l'auteur de *L'Utopie*, a été aux côtés du roi Henri VIII et il a accédé à la fonction de chancelier d'Angleterre, avant d'être arrêté et exécuté.

■ Devenir Homme

« On ne naît pas homme, on le devient », écrit Érasme. Pour devenir homme, il faut tout d'abord bénéficier d'une solide éducation. Les auteurs humanistes s'intéressent tout particulièrement à ces premières années qui s'avèrent si importantes. Érasme a d'ailleurs écrit un traité à ce sujet : son *De pueris instituendis*. Dans *Pantagruel*, Rabelais nous offre une longue lettre de Gargantua, dans laquelle ce dernier adresse une liste de conseils à son fils. Ce thème compte tellement pour Rabelais qu'il y revient encore quelques années plus tard dans *Gargantua*. Montaigne nous raconte son enfance pour mieux exposer ses idées en matière d'éducation. Ces auteurs partagent le sentiment qu'il faut faire évoluer les méthodes d'apprentissage. L'enfant ne peut plus se contenter d'emmagasiner des connaissances. Il lui faut certes acquérir une solide culture mais il doit aussi comprendre ce qu'il apprend. L'éducation n'est pas un exercice mécanique : elle se construit dans un échange constant et elle demande la pleine participation de l'enfant. C'est à ce prix que ce dernier deviendra un adulte capable de faire preuve d'esprit critique.

Mais rien n'est jamais acquis et l'humanisme se pratique au quotidien. Montaigne n'hésite jamais à mettre à l'épreuve son esprit et sa sagesse. Ses *Essais* gardent la trace de ce qui est, en définitive, l'œuvre d'une vie. S'il est parfois influencé par le stoïcisme, Montaigne sait aussi faire preuve de scepticisme. Il nous enseigne qu'il faut sans cesse remettre en question ses certitudes.

De même, on ne devient homme qu'en respectant ses semblables. C'est en ce sens que les écrivains humanistes ont plaidé pour la tolérance, en tentant souvent de défendre la paix au milieu de tant de guerres. Cette ouverture d'esprit caractérise bien l'humanisme. Ces auteurs sont d'ailleurs, le plus souvent, de grands voyageurs. Ils ne se contentent pas de passer leur existence dans un seul et même pays. Érasme, Rabelais ou Montaigne ont multiplié les rencontres, ils ont visité de nouvelles villes et découvert de nouvelles cultures. Apprendre, comprendre, respecter, découvrir : c'est peut-être ainsi qu'on peut « bien faire l'homme », pour reprendre les mots de Montaigne.

Montaigne

■ L'éducation d'un jeune noble

Michel Eyquem est né le 28 février 1533 au château de Montaigne. Il appartient à une riche famille de négociants bordelais. Son père, Pierre Eyquem, a été anobli en 1519 : il est alors devenu « seigneur de Montaigne ». Pierre Eyquem offre à son fils une éducation qui repose sur de nombreux préceptes humanistes comme la tolérance, l'esprit critique et la curiosité. Montaigne bénéficie aussi, grâce à son père, de nouvelles méthodes d'apprentissage qui lui permettent par exemple de maîtriser rapidement le latin. Loin de confronter son fils à des leçons théoriques, Pierre Eyquem fait en sorte que Montaigne puisse entendre, dès son plus jeune âge, de nombreuses personnes parler en latin, si bien que l'enfant baigne dans cette langue. Dans ses *Essais*, Montaigne rend hommage à ce père « ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmi les gens sçavans et d'entendement ». Il ajoute : « Et, sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet et sans larmes, j'avois appris du latin, tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. »

Montaigne entre ensuite au collège de Guyenne, à Bordeaux. L'expérience est cette fois nettement moins agréable, à tel point qu'il décrit le collège comme une « vraie geôle de jeunesse captive ». Il poursuit néanmoins son apprentissage en commençant des études de droit qui lui permettent de devenir magistrat.

■ Rencontres

Montaigne entre en 1554 à la Cour des Aides de Périgueux. Après la suppression de cette dernière, il intègre en 1557 le Parlement de Bordeaux. Commence alors une belle amitié avec Étienne de La Boétie, qui travaille également au Parlement de Bordeaux. Né en 1530, La Boétie étonne d'abord par sa précocité. Grâce à une autorisation exceptionnelle accordée par le roi Henri II, il devient conseiller au parlement de Bordeaux avant même l'âge légal de 25 ans. Dès l'âge de 16 ou de 18 ans, il aurait, selon Montaigne, écrit son *Discours de la servitude*. Il faut lire ce court texte pour prendre la mesure de son audace. La Boétie s'interroge ici sur ce qui pousse des

milliers voire des millions d'individus à rester sous le joug d'un seul homme. Il en conclut que les Hommes choisissent, en définitive, de confier leur pouvoir à un tyran, par peur mais surtout par habitude. Il analyse le mécanisme qui permet au tyran de se maintenir au pouvoir grâce, notamment, à la distribution de quelques privilèges. La Boétie ne se contente pas d'observer que les Hommes se font voler le plus précieux des biens : leur liberté. Il les invite à faire preuve de courage pour lutter contre toutes les formes de servitude.

La Boétie meurt prématurément en 1563, à l'âge de 33 ans. Il lègue à son ami ses œuvres et sa bibliothèque. Les *Essais* gardent la trace de ce lien qui a traversé les siècles comme un modèle d'amitié. Montaigne écrit notamment :

Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitié, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre, d'un melange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes. Si on me presse de dire pourquoi je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : Par ce que c'estoit luy ; par ce que c'estoit moy.

En 1565, Montaigne se marie avec Françoise de La Chassaigne qui appartient à une famille de parlementaires bordelais. Son travail de magistrat s'accompagne aussi de responsabilités politiques qui l'amènent à se rendre à Paris. En 1570, il abandonne cette charge de magistrat. Deux ans plus tôt, il a hérité du titre de « seigneur de Montaigne » à la mort de son père.

■ Une retraite active

Montaigne prend la décision de se retirer sur ses terres. Pour autant, il ne se contente pas d'une vie oisive. Il lit beaucoup et passe une grande partie de son temps dans sa « librairie ». Cette bibliothèque à laquelle il tient beaucoup lui permet d'étudier librement. Dès 1572, il s'attelle à l'écriture de ses *Essais*. Il revient d'ailleurs dans cet ouvrage sur ces douces heures passées à méditer et à écrire « sans ordre et sans dessein » :

Chez moy, je me destourne un peu plus souvent à ma librairie, d'où tout d'une main je commande à mon mesnage. Je suis sur l'entrée et vois soubz moy mon jardin, ma basse court, ma court, et dans la pluspart des membres de ma maison. Là, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans dessein, à pieces descousues ; tantost je resve, tantost j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy.

Tout en poursuivant l'écriture des *Essais*, Montaigne continue à jouer un rôle important dans la société de son temps. Il obtient différentes gratifications : il est fait chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme de la chambre du roi. Il participe également aux guerres et accomplit des missions diplomatiques pour le compte du roi.

En 1580, la première édition des deux premiers livres des *Essais* est publiée à Bordeaux. Elle sera suivie d'une autre édition en 1582. À partir de 1580, Montaigne commence un voyage à travers l'Europe qui le mène en Allemagne, en Suisse et en Italie. Il n'est pas épargné par la maladie et il souffre, comme son père, de la gravelle. Il profite donc de ces séjours à l'étranger pour se soigner grâce à des cures. Ce long voyage lui permet aussi de s'instruire et d'observer d'autres sociétés, tandis que le climat politique est particulièrement lourd en France. En 1581, alors qu'il est toujours à l'étranger, il se voit confier la charge de maire de Bordeaux. Il sera de nouveau élu en 1583. Il fait montre de ses talents de gestionnaire et de diplomate durant ces deux mandats. Jusqu'à sa mort, il rassemble ses forces pour mener à bien la publication de ses *Essais*. Un troisième livre est ajouté aux deux premiers en 1588. Il rencontre en outre Marie de Gournay, une jeune femme qui est passionnée par les *Essais* et qui va devenir sa « fille d'alliance ». Cette dernière fera beaucoup pour l'œuvre de Montaigne qu'elle continuera à faire éditer après la mort de l'auteur, le 13 septembre 1592.